

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 28 (1883)
Heft: 12

Artikel: De la conduite de l'artillerie à la manœuvre et au combat [suite et fin]
Autor: Montandon, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la conduite de l'artillerie à la manœuvre et au combat.

(Suite et fin.)

2^o L'avant-garde a fait halte en présence de forces peu considérables en apparence. Le divisionnaire a l'intention de s'emparer de la position occupée par l'ennemi avec le régiment qui est en tête de son gros, avant que l'ennemi ait reçu des renforts.

Ordre : Dans une demi-heure j'attaquerai dans telle direction avec une brigade. Ouvrez le feu dans un quart-d'heure. Faites taire premièrement la batterie ennemie.

Une considération générale, qui influera sur l'ordre donné ici à l'artillerie, est celle que l'artillerie aura besoin de moins de temps dans les guerres futures qu'auparavant pour préparer une attaque. Ceci soit à cause de l'emploi des shrapnels, soit surtout à cause d'une conduite plus sûre de cette arme. Pour ceux qui veulent le comprendre, la pensée maîtresse du présent travail est : *Ouvrage bien dirigé est à moitié fait !* (Gut geführt ist halb gethan.) Il ne s'agit que de l'employer pratiquement. C'est pour cela que nous ne demandons jamais que les batteries arrivent sur le champ de bataille plus tard qu'on ne se le propose, parce qu'elles doivent être, dans tous les cas, sous la main. Mais nous avons examiné chaque fois avec soin les circonstances, pour discerner si elles sont pressantes ou non et nous faisons, dans ce dernier cas, part égale avec le temps disponible entre la direction et l'exécution, entre la préparation au combat et le combat lui-même. Pour cela il faut une confiance dans notre arme pareille à celle que le fantassin a dans la sienne, quand il retarde l'ouverture du feu, jusqu'à ce qu'il sache que ses coups porteront. Que ce soit le fusil ou que ce soit le canon, qui est-ce qui économisera ses coups et ne sera pas disposé à croire que la masse des feux lui procurera l'avantage, s'il ne connaît pas exactement les conditions qui lui assureront un succès certain ? Quand on connaît ces conditions, on pourra imposer aux canons, parce qu'ils n'ont pas de nerfs, des exigences encore plus hautes qu'aux armes vibrant entre des bras humains.

Que demande de ses hommes un officier d'infanterie aguerri ? Dans le combat ralenti, des coups bien ajustés, et, dans le feu de vitesse, un épaulement horizontal. Veut-on se contenter d'un emploi analogue de l'artillerie, on obtiendra encore un résultat passable. Mais naturellement le marteau employé sans cesse, à tout hasard, s'usera plus rapidement et rendra moins de services que l'outil ménagé en temps convenable, dont on ne se sert jamais à faux, mais qu'on ne brandit que pour river le clou.

On est en présence de deux systèmes. Ou l'on méconnaît la puissance actuelle de l'artillerie et on la considère, avec ses lignes de

canons, comme la grosse caisse qui représente, avec ses incessants boum! boum! boum! la basse dans le concert des batailles, pour soutenir les nerfs de l'infanterie, et on la fait tirer autant que possible, — ou bien on lui demande l'appui le plus énergique. Dans ce but, il faut la préserver d'un tir inutile et ne s'en servir que pour l'accomplissement d'une tâche nécessaire et précise. En fixant cette tâche dans un esprit tactique, on se garantira l'effet qui est le pendant du tir ajusté de l'infanterie et on reconnaîtra, à la guerre, que le canon tiré sobrement, mais normalement, conduit mieux à la victoire.

Ces considérations s'appliquent à toutes les situations de combat, celle qui nous occupe dans ce moment est simple et facile.

On aurait tort d'engager prématurément l'artillerie divisionnaire et même la batterie d'avant-garde contre la batterie ennemie. Si un duel s'engage entre les deux batteries, on ne sait comment il se terminera; il n'aurait de raison que lorsqu'on poursuivrait un but tactique, comme le déploiement de l'avant-garde. Mais cela fait, la tâche est terminée jusqu'à ce que le divisionnaire donne l'ordre d'attaquer. Il faudra donc donner au chef de la batterie d'avant-garde l'ordre de cesser le feu et cependant il ne faut pas mettre l'artillerie dans la situation d'interrompre son feu avant que le combat soit décidé.

En jetant l'artillerie divisionnaire immédiatement contre la batterie ennemie, il est probable que celle-ci se retirera. Car si l'ennemi est disposé à accepter le combat, il voudra réserver cette batterie pour une meilleure occasion et ne consentira pas à la laisser écraser par des forces supérieures. On se dirige d'après le terrain pour détruire une batterie isolée. Suivant les circonstances, on la fera attaquer par une batterie-éclaireur qui sera rejointe par les autres batteries aussitôt qu'elle aura trouvé la hausse, ou on déploiera ensemble, à couvert, toutes ses batteries.

Le commandant de l'artillerie interprétera l'ordre du divisionnaire, qui lui accorde un quart-d'heure, comme l'indication qu'il lui est possible de choisir la meilleure disposition pour son artillerie et que des raisons tactiques s'opposent à l'ouverture trop prompte du feu. Il n'est pas indifférent que le tonnerre de nos canons attire à l'ennemi des renforts un quart d'heure plus tôt ou plus tard.

Au lieu d'une canonnade d'une heure qu'entraîne facilement la préparation de l'attaque dans de telles situations, l'action de l'artillerie se réduirait à deux courts épisodes successifs. Elle aurait à tirer pendant un quart d'heure avant l'arrivée du gros, puis, pendant un autre quart d'heure environ, jusqu'à ce que nos tirailleurs commencent à masquer les points d'attaque, sans toutefois masquer les réserves ennemies. En tout, on dispose pour le feu de l'artillerie qui doit préparer l'attaque, d'au moins une demi-heure, un temps qui est largement mesuré.

3^e L'avant-garde s'est laissé entraîner avec deux bataillons dans un combat de localité. L'ennemi, supérieur en forces, la tourne d'un côté. Le divisionnaire arrivé décide de se battre plus en arrière, sur le terrain où le gros arrive et où il se déploie à ce moment.

Ordre : Arrêtez d'abord ces colonnes qui veulent nous tourner et couvrez la retraite de l'avant-garde dans telle direction. Le 3^e bataillon de l'avant-garde soutiendra les deux bataillons qui se retirent du village.

Tout livre de tactique recommande, sur un terrain découvert, en l'absence d'un appui naturel pour les ailes, d'assurer l'aile exposée par l'artillerie. Dans les manœuvres, cette mesure sera le plus souvent sans valeur, on sera tourné tout de même; tant que les obus ne sont pas réels, l'ennemi marche tranquillement plus loin et la garde de flanc, composée d'un escadron ou d'une compagnie, est souvent plus efficace que le feu de plusieurs batteries. Cependant l'artillerie est des plus qualifiées pour remplir seule de pareilles tâches, surtout si elle n'en est pas empêchée par l'artillerie ennemie. On l'emploiera aussi dans les cas où le terrain ne permet pas à l'artillerie ennemie de s'approcher à bonne portée de la nôtre et aussi dans les cas où l'adversaire négligerait d'employer ce moyen, soit qu'il n'ait pas assez d'artillerie, soit que celle-ci soit employée ailleurs. Il est facile à quelques batteries, au moyen de leur feu de shrapnels, de créer à l'infanterie ennemie, à plus de 2000^m, une barrière infranchissable de 300 à 500^m de largeur.

Deux faits ont été constatés sur la plupart des champs de bataille de la France. Le premier, c'est l'arrêt des têtes de colonnes de l'infanterie ennemie quand nos obus touchaient; le second, c'est le changement de position des batteries françaises à la suite de notre feu. Utilisons ces expériences et ne nous abusons pas. Nous n'avons jamais essayé sur nous ni les obus à percussion, ni les shrapnels. Comptons avec l'effet moral et physique de l'artillerie moderne. Profitons de la possibilité que nous donne la conduite supérieure aujourd'hui de l'artillerie, de détruire, comme par un coup de tonnerre dans un ciel serein, une tête de colonne d'infanterie. Surgissons, après quelques obus lancés par une batterie cachée autant que possible, avec l'artillerie divisionnaire, dont les batteries couvrent de quelques salves de shrapnels ces têtes d'infanterie, puis disparaissent de nouveau avant que les batteries ennemies aient le temps de prendre la hausse. Ne plaçons pas nos batteries comme rivées, à la proie du canon ennemi, si nous ne pouvons pas accepter la lutte contre l'artillerie, parce que notre infanterie est trop faible pour recevoir celle de l'adversaire.

Une artillerie conduite ainsi réussira, malgré l'artillerie ennemie, à protéger l'avant-garde de notre division jusqu'à ce qu'elle ait interrompu le combat de localité et commencé sa retraite. Le combat

d'arrière-garde nécessitera l'occupation d'une position de repli, vers l'emplacement où le gros s'est établi. Son rôle ne peut être défini sans des suppositions spéciales. Cependant, constatons que l'action de l'artillerie divisionnaire n'aura du succès, dans de telles circonstances, que si, par une démarcation bien nette de sa tâche, on lui a conservé sa mobilité et sa puissance.

4^e L'avant-garde a rencontré celle de l'ennemi. L'une et l'autre, après de légères escarmouches, ont fait halte en s'observant par des patrouilles. Le divisionnaire est parti en avant avec le commandant de l'artillerie sans faire avancer ses batteries et prend la résolution d'attaquer avec son gros l'aile droite ennemie.

Ordre : J'ai laissé le gros en marche, dirigé contre l'aile gauche de l'avant-garde jusqu'où il arrivera inaperçu. Accompagnez-moi sur le terrain dans telle direction.

Plus que les autres exemples, celui-ci a le caractère de la bataille. Pendant que les autres déploiements de la division gagnent en vraisemblance, en supposant la division à l'avant-garde de l'armée, la situation présente peut être aussi bien celle d'une division qui avance à côté d'une division déjà engagée.

On doit attendre de cette division qu'elle remettra son entrée en ligne jusqu'à ce qu'elle ait rassemblé toutes ses forces pour un choc vigoureux. Comme division d'avant-garde elle ne procédera à ce choc, dans lequel elle joue son existence, qu'avec un appui suffisant. Comme membre individuel d'un corps de bataille, elle ne pourra prendre son temps que si la division voisine n'est pas dans l'embarras. Ces réserves faites, la situation esquissée ici peut être considérée comme le tableau de l'engagement normal d'une division.

La diversité dans les dispositions de combat se reflète naturellement sur l'emploi de l'artillerie. Dans les situations énoncées plus haut, l'artillerie divisionnaire n'avait jamais joué son va-tout en prenant sa première position. Le moment où l'artillerie devra se battre jusqu'au dernier homme n'arrivera, dans ces trois situations de combat, que quand le dernier bataillon de la division entrera au feu. Dans la première, ce moment sera celui où l'avant-garde aurait été rejetée, contre toute prévision, jusqu'à la hauteur de la ligne des pièces, pour attendre là que le gros la délivre d'une situation précaire. A la seconde, l'artillerie ne serait engagée de cette manière que pour couronner la position enlevée à l'ennemi et la défendre contre des troupes fraîches. Dans la troisième situation, l'artillerie marquera, en occupant sa position de repli près du gros, la ligne que le divisionnaire entend maintenir jusqu'à la dernière.

Enfin, dans cette situation-ci, où toute la division doit se porter à une attaque décisive, il n'y a pas de raison de réserver l'artillerie divisionnaire pour plus tard. Il convient d'employer ici l'artillerie pour un grand coup qui, s'il réussit, fera avancer la division, et s'il

est manqué, lui fera partager le sort qui frappe aujourd'hui l'infanterie battue.

Compris dans ce sens, l'ordre donné par le divisionnaire au commandant de l'artillerie témoigne du sang-froid avec lequel il veut examiner où et comment il veut porter son coup, car il prévoit qu'il n'en aura peut-être qu'un seul à donner. Quel est le but de cet examen ? On peut dire que la direction restera la même, mais quant à la manière de s'y prendre, elle variera suivant que la décision interviendra avant ou après le déploiement. Le choix du moment où cette décision est prise indique déjà, en gros, à l'artillerie ce qu'elle a à faire, soit si elle doit attaquer l'artillerie ennemie en prenant successivement deux positions ou en n'en prenant qu'une seule. En théorie, on admet habituellement que l'artillerie de l'assaillant prend d'abord une position à grande distance, puis plus tard une autre plus rapprochée. Dans la première il faut « aboyer », dans la seconde il faut « mordre ». Comme toute la division est résolue à mordre, le commandant de l'artillerie se demandera s'il ne serait pas préférable d'arriver d'emblée à bonne portée plutôt que de commencer par une lutte indécise à grande distance. Au matin du combat, il a sous ses yeux ses hommes et ses attelages, il sait ce qu'il peut en attendre. Que lui en restera-t-il au bout d'une heure de canonnade au moins, car le déploiement de la division exige ce temps ? Il l'ignore. Il peut avoir fait aux batteries ennemies dans cette canonnade prolongée, un mal égal à celui qu'il a éprouvé, mais les chances ne sont plus les mêmes. Les batteries qui attaquent doivent être les plus fraîches.

Nous donnons la préférence à l'occupation d'une seule position définitive. L'ordre du divisionnaire prescrira l'un ou l'autre, la situation tactique le décidera.

Dans la situation mentionnée ici, il a été admis que le gros, laissé en marche, peut arriver sans être vu à la hauteur de l'avant-garde et s'y déployer. Ainsi disparaît la principale raison qui force l'artillerie divisionnaire à ouvrir le feu à grande distance. En effet, si la division peut passer, sans être vue, à la formation de combat dans laquelle elle veut pousser en avant, on peut dispenser l'artillerie de faire ce qu'elle exécuterait dans d'autres cas, d'entamer, d'une première position éloignée, la lutte avec l'artillerie ennemie pour attirer son feu sur elle.

Ainsi l'artillerie divisionnaire resterait inoccupée pendant une heure environ, à l'exception des officiers chargés des reconnaissances qui font leur service dans la zone des patrouilles de cavalerie. Ceux qui ne peuvent admettre ce silence, à un moment où ils sont habitués à entendre gronder le canon, auront peut-être l'idée de faire avancer l'artillerie à une distance plus décisive. Pourquoi pas, si la division est chargée d'une démonstration ou d'annoncer à un voisin

trop pressé l'arrivée du secours? L'artillerie est prête à satisfaire à ces exigences. Cependant restons à la situation d'une division qui n'entend pas s'introduire dans le combat par groupes. Il lui faudra la patience d'attendre une heure dans un calme semblable à celui qui précède l'orage, mais pendant lequel la division n'a rien à risquer. Chaque minute, au contraire, accroît sa concentration, sa sécurité, son indépendance contre toutes les éventualités de la guerre. Supposons encore que les événements de la première heure ne modifient rien à la situation, pas même ce qui pourrait arriver de plus agréable à une division déployée : une attaque sur son front qui lui permettrait de prendre l'ennemi en flanc.

Comment faut-il conduire l'artillerie divisionnaire à la distance décisive de l'artillerie ennemie?

Au point de vue de l'artillerie, cela a été indiqué dans les chapitres précédents ; elle a plus que le temps nécessaire pour se préparer et pour étudier le terrain qu'elle doit franchir. Ce qui pourrait s'opposer à lancer l'artillerie divisionnaire en une traite de 800 à 1600^m, dès sa position de préparation, ce serait le danger de la laisser sans soutien particulier. En face d'un ennemi aux tendances nettement défensives et dont l'attention est déjà occupée d'un autre côté, l'artillerie qui ouvrira ainsi l'attaque de la division n'aura besoin que de peu de soutiens, les points avancés, occupés par l'avant-garde, aussitôt qu'elle apprend que le gros va se déployer à sa hauteur, mamelons, fermes, bois, offrent souvent la protection nécessaire. Dans bien des cas il ne faudra que très peu de renforts aux compagnies situées en avant ; au besoin on peut appeler le régiment de cavalerie de la division, pour donner au débouché de l'artillerie la sécurité désirable.

La protection principale qu'on lui donne, n'est pas la troupe la plus voisine, mais elle consiste dans le fait que l'artillerie ne s'ébranle que lorsque les derniers bataillons se déploient. C'est le moment où les commandants de brigades, qui ont déjà reçu leurs ordres, donnent à leurs officiers d'état-major leurs tâches spéciales.

Au premier coup de canon de l'artillerie lancée en avant, toute la division, au son de la musique, drapeaux déployés, surgira des hauteurs qui la couvrent (comme nous l'avons expérimenté une seule fois, dans une bataille). Il se peut que quelqu'un compare un tel lancement de l'artillerie au drapeau jeté en tête d'une colonne d'attaque, malgré la protection évidente qui existe dans le mouvement en avant de la division ; mais cette manœuvre ne paraîtra plus une témérité si l'on pense que l'effet moral produit par la vue d'une aussi forte attaque d'infanterie paralyse toute entreprise partielle de l'ennemi contre notre artillerie et que l'ennemi n'a plus le temps de passer à de grandes entreprises. Ensuite, il faut considérer que l'artillerie ennemie, combattue à la vie et à la mort, n'a plus un

seul obus pour la division qui s'avance et que si notre artillerie tire mieux, les batteries de l'ennemi seront battues et les nôtres deviendront disponibles, en grande partie, pour soutenir l'attaque de l'infanterie, avant que la seconde ligne de notre division ne soit arrivée à leur hauteur.

Ce que nous venons d'exposer ne sont que des hypothèses correspondant à la situation de notre division. Le général, placé sous l'influence de la réalité, reconnaîtra d'un coup d'œil s'il peut les employer. Nous tenions à déclarer que dans certaines situations de combat, une telle conduite de l'artillerie divisionnaire est non seulement dans la nature des choses, mais qu'elle conviendra le mieux au but poursuivi par la division.

Comme nous avons toujours déduit, du but du combat de la division, la conduite à prescrire à l'artillerie, nous arrivons à un tout autre emploi, si le commandant de division, à la suite de reconnaissances opérées pendant la marche en avant, en est réduit à mettre à son attaque des limites plus étroites.

Plus on se conformera aux conditions de la grande guerre, qui permettent rarement à une division une action indépendante, moins on attendra d'une division qu'elle exécute, comme aux manœuvres, un combat complet avec introduction, exécution, décision et poursuite.

En tenant compte de la tâche de la division à la bataille, nous avons laissé de côté les deux premières phases et placé la division immédiatement devant la décision. Dans l'ensemble d'une bataille, ce qui constitue, pour une division, une action décisive, n'est qu'un simple coup d'échecs qui aura plus ou moins d'influence, mais rarement une importance transcendante. Partant de là, supposons que notre division est une des plus avancées contre l'ordre de bataille d'une armée ennemie; son commandant sera loin de penser à enlever immédiatement toute la position de l'ennemi. Renseigné par les ordres reçus et considérant exactement les difficultés que lui offre la prise de quelques points renforcés du front ennemi, il sera obligé d'employer d'abord sa division contre un de ces points, et il ne cherchera la victoire que sur cet endroit là du champ de bataille. Agrandir la trouée faite par lui dans la ligne ennemie, sera la tâche des divisions suivantes. Avec des perspectives aussi limitées, la reconnaissance du champ d'attaque réduit d'une division, qui en guerre est à peine plus large que celui d'un détachement, prouvera parfois que ce champ n'est pas exposé au feu de l'artillerie ennemie, à cause de son éloignement ou de la protection du terrain, mais qu'il est commandé par de l'infanterie bien couverte au-dessus d'un champ de tir libre. Le commandant de division devra premièrement employer toute son artillerie contre cette infanterie, pour pouvoir déboucher par l'endroit voulu. Il aurait compromis ses

chances, s'il avait, en apercevant l'artillerie ennemie, avant le déploiement de la division, engagé avec elle une canonnade prolongée. Il aurait ainsi dénoncé prématurément son attaque et rendu l'ennemi attentif à la lacune qui existe dans la disposition de son artillerie.

Enfin ses batteries, plus ou moins entamées, auraient à changer de position, pour préparer l'attaque de l'infanterie. Les laisse-t-on où elles se trouvent, alors l'infanterie doit payer de son sang la faute que l'artillerie n'ait pas été engagée où le centre de gravité du combat se trouve.

Tout cela est dit pour montrer par des exemples que la direction du coup qu'on veut porter avec l'artillerie, dans une attaque de la division, peut changer et donner plus d'effet quand le divisionnaire est capable de garder en mains son artillerie, jusqu'à ce que ses dispositions d'attaque soient fixées.

Après des ordres aussi brefs que ceux qui sont indiqués dans ces exemples, le divisionnaire est débarrassé pour longtemps de tous les devoirs que lui impose l'emploi de l'artillerie. Le commandant de l'artillerie sait exactement ce qu'on veut de lui, le reste est son affaire.

Ce serait, dans la règle, compliquer sa tâche, si le divisionnaire voulait en disposer plus spécialement. Le commandant de l'artillerie a besoin de cette latitude pour exécuter les problèmes tactiques qu'il reçoit.

Il faut admettre qu'une conduite sans précipitation, dans la bataille, que ce soit contre l'infanterie ou contre l'artillerie, réussira fréquemment, d'emblée, à amener l'artillerie divisionnaire à 1500^m ou 2000^m de son but; mais nous faisons des réserves sur ces chiffres. Il est aussi exact de dire 1300^m jusqu'à 2200^m. Pour des raisons tactiques, on veut que l'action de l'artillerie soit décisive. C'est le principal, la distance est indifférente; c'est le but et la configuration du terrain qui en décident. Par exemple, quand à 2200^m on voit mieux l'artillerie ennemie, qu'on peut, à cause de cela, mieux observer ses coups qu'à 900^m en avant, on n'ira pas plus loin, quand même on le pourrait. D'autre part, si ce n'est pas contre l'artillerie que nos batteries auront à faire, mais si nous devons aider notre infanterie à travers la fusillade ennemie, la meilleure position sera celle d'où l'on distinguera le plus nettement et le plus longtemps amis et ennemis. A 2200^m nos batteries soutiendront mieux notre infanterie qu'à 900^m plus en avant si sur ce dernier point elles devaient être bientôt masquées.

La distance maximale doit être fixée à 2200^m, parce qu'au delà on arrive à la limite du tir à shrapnels; 1300^m est la distance la plus réduite pour une première position d'artillerie, pour la raison qu'une prise de position plus rapprochée, contre l'artillerie, n'est pas possi-

ble sans tomber également sous le feu écrasant des premières troupes d'infanterie.

Ainsi les considérations tactiques et celles de l'artillerie se combinent, suivant les circonstances d'un cas donné, pour déterminer la distance à garder.

Quant aux positions à attribuer à l'artillerie, aucun général ne prend une carte en mains ou n'arrive sur un point dominant pour former sa décision, à la suite des renseignements reçus sur l'ennemi, sans éprouver l'impression que son artillerie devra se placer ici ou là. Le terrain montre, en général, si clairement à l'œil militaire les positions naturelles de l'artillerie que le premier plan que se fait le commandant des troupes pour son attaque est basé sur les considérations relatives à l'artillerie. C'est pourquoi le premier ordre que le divisionnaire donne au commandant de l'artillerie est de reconnaître avec lui le terrain, à son point de vue particulier. Il résultera de cet examen en commun le maintien ou la modification du plan d'attaque ; l'artillerie devra peut-être renoncer à une position enviée parce que celle-ci offre un champ favorable à l'attaque de notre infanterie, ou, au contraire, l'infanterie recevra une autre direction parce qu'elle gênerait l'effet de l'artillerie. Lorsque la direction supérieure tient compte ainsi, dans ses calculs, de l'artillerie et que cette dernière reconnaît le terrain en raison de sa mission tactique, les intérêts tactiques généraux et ceux de l'artillerie sont, en réalité, si bien fondus ensemble qu'on ne peut plus les séparer.

Dans notre étude de tactique combinée d'artillerie, nous n'avons pas accompagné le commandant des troupes au delà de l'ouverture du combat. Mais tout officier revêtu d'un commandement qui a assisté à cette ouverture, sait que les résolutions prises dans ces instants ont, en dehors de la qualité des troupes, l'influence la plus décisive sur l'issue du combat. Un moment aussi sérieux pour la direction supérieure ne revient que lorsque les premiers dés sont tombés, lorsque le commandant des troupes doit attirer à lui de nouvelles forces disponibles. S'il a pensé à nous et pour nous avant le combat, comme nous avons essayé de l'indiquer, il ne nous oubliera pas plus tard dans d'autres moments critiques.

La marche normale de tout combat présente des pauses que les manœuvres ne connaissent pas et qui donneront au divisionnaire le loisir d'accorder à l'artillerie le temps nécessaire pour se reconstituer pendant que ses officiers supérieurs s'en iront de nouveau en reconnaissance. Si ces procédés réussissent à écarter de plus en plus un emploi anti-rationnel de l'artillerie, nous pouvons espérer que la conduite de l'artillerie n'échouera qu'avec la ruine de la division. Dans une prochaine guerre, nous n'aurons plus en face de nous, comme dans la dernière, un ennemi hors d'état d'opposer à notre artillerie un nombre égal de canons, et il est vraisemblable

qu'il ne nous arrivera plus aussi facilement qu'autrefois de constater, quand la fumée d'un violent combat s'était dissipée, que les batteries ennemies étaient détruites pendant que les nôtres restaient disponibles sans pertes graves. Et cependant, pour obtenir les mêmes effets, il faudra les mêmes causes. Comment y réussir avec un nombre équivalent de canons? Il faudra que les nôtres soient aux meilleurs emplacements et que la précision de notre tir soit plus grande que celle de l'adversaire. Le premier point est l'affaire d'un emploi tactique supérieur, le second n'est réalisable que par une conduite rationnelle de l'artillerie.

Traduit et résumé par E. MONTANDON, major d'artillerie.

Excellents conseils ¹.

Un volontaire français de l'an dernier, brave et gentil garçon qui a fait lestement son devoir, avait écrit au jour le jour ses sensations et ses remarques. Je copie sur son agenda l'allocution que son colonel — homme du monde, homme d'esprit et militaire fanatique — adressa à ses camarades et à lui le jour de leur entrée au régiment.

« Jeunes gens, leur dit-il, après leur avoir fait former le cercle, jeunes gens, vous venez de quitter vos familles pour accomplir l'année de service que vous devez au pays. Peut-être quelques-uns d'entre vous arrivent-ils au régiment avec cette sorte d'appréhension qui résulte souvent de l'inconnu. Qu'ils se rassurent, car tous, vous trouverez parmi nous une famille nouvelle qui vous accueillera avec intérêt et bienveillance. Vous trouverez dans vos chefs de tout grade des amis dont vous n'aurez qu'à suivre l'exemple et écouter les conseils.

» En arrivant au régiment, il faut vous convaincre que, sous la capote grise, les distinctions sociales s'effacent et que chacun de vous ne sera estimé que pour ce qu'il vaudra personnellement.

» Habituez-vous donc à ne compter que sur vous-mêmes.

» Ayez toujours une conduite régulière et correcte ; soyez soumis et respectueux à l'égard de vos chefs dont le plus modeste détient une portion de l'autorité publique.

» Celui qui, dans la plus humble position, comme dans la plus élevée, s'acquitte de ses devoirs en honnête homme, a droit au respect de tous.

» Conformément aux règlements en vigueur, vous allez être répartis dans les diverses compagnies du régiment, vous vous y trou-

¹ Cueillis dans le *Figaro*, de Paris, de novembre 1883.